

# LE CRÉPUSCULE DE L'ÉTAIN : CHRONIQUES SOUS LE DÔME



Anonyme (Ghostwritten)

# **Le Crépuscule de l'Étain : Chroniques sous le Dôme**

*Par Anonyme (Ghostwritten)*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : L'Oxydation des Promesses	4
Chapitre 2 : Le Murmure du Verre Brisé	8
Chapitre 3 : L'Architecture de l'Absence	13
Chapitre 4 : L'Exode des Sommets de Fer	17
Chapitre 5 : Le Dernier Baiser au Limon	22
Chapitre 6 : Le Scellé des Mondes	26
Chapitre 7 : Sous le Ciel d'Étain	31
Chapitre 8 : La Mémoire en Jachère	36
Chapitre 9 : Les Spectres du Dehors	41
Chapitre 10 : La Géométrie du Silence	46
Chapitre 11 : L'Érosion des Reflets	51
Chapitre 12 : Le Crépuscule des Liens	55

# Chapitre 1

## L'Oxydation des Promesses

**\*\*CHAPITRE II : L'Oxydation des Promesses\*\***

L'étain a ceci de particulier qu'il imite l'argent sans en posséder la noblesse. Sous le Dôme, il était notre horizon, notre rempart et notre mensonge. On nous avait promis que cette voûte de métal et de polymère serait le berceau d'une humanité réinventée, un sanctuaire à l'abri des tempêtes du vieux monde. On nous avait promis la clarté. Mais ce que je vois aujourd'hui, alors que je trempe ma plume dans l'encre acide de la vérité, c'est que les promesses ont une chimie qui leur est propre. Elles ne se brisent pas d'un coup, dans un fracas de verre. Elles s'oxydent. Elles verdissent, s'effritent, et finissent par empoisonner ceux qui respirent leur poussière.

Je me souviens du jour exact où j'ai senti l'odeur de la rouille pour la première fois. Ce n'était pas une émanation industrielle, mais une sensation diffuse, une sorte de fatigue dans l'air. J'occupais alors un poste de greffier au Bureau des Équilibres, une de ces institutions dont le nom pompeux suffisait à rassurer les foules. Mon travail consistait à consigner les flux de ressources, à valider les quotas, à mettre en mots la stabilité.

Un matin, un homme est entré dans mon office. Il ne portait pas les stigmates de la misère — la misère était officiellement abolie sous le Dôme — mais il affichait quelque chose de bien pire : l'incrédulité. Il tenait à la main son Titre de Citoyenneté Garantie, un parchemin synthétique censé lui assurer un accès prioritaire aux soins pour sa fille. Le document était là, intact en apparence, mais le système, dans sa froide logique algorithmique, lui répondait que ses droits étaient « en cours de recalibration ».

— « On m'avait dit que c'était pour toujours », a-t-il murmuré, sa voix n'étant qu'un souffle hanté.

C'est là que j'ai vu l'oxydation à l'œuvre. Elle n'était pas sur le papier, elle était dans le regard de cet homme. Le contrat social, ce lien invisible qui nous unissait tous sous la coupole, venait de se piquer de taches sombres. Ce n'était qu'un incident mineur, me direz-vous. Mais pour un greffier habitué à la précision chirurgicale des chiffres, c'était une nécrose. Une cellule qui meurt, c'est le début d'une gangrène.

Peu à peu, les signes se sont multipliés, avec la régularité d'une pluie acide. Les institutions, autrefois piliers de marbre de notre survie, commençaient à montrer des signes de fatigue structurelle. Ce n'était pas un effondrement spectaculaire, non. C'était plus insidieux. C'était le retard de dix minutes des navettes qui devenait une heure, puis une journée, sans que personne ne s'en excuse. C'était la qualité de l'eau qui prenait ce goût métallique, ce rappel constant que les filtres n'étaient plus changés. C'était, surtout, le langage qui changeait.

Les dirigeants du Conseil ne parlaient plus de « progrès », mais de « résilience ». Ils ne parlaient plus de « bonheur », mais de « gestion des attentes ». La sémantique est le premier refuge des structures qui s'effondrent. Quand on ne peut plus tenir une promesse, on commence par en modifier la définition.

Je me rappelle des séances au Grand Hémicycle. J'y assistais pour prendre des notes. Je voyais ces hommes et ces femmes en costumes d'étain brossé, leurs visages lisses, leurs sourires figés comme des masques mortuaires. Ils parlaient de l'Unité du Dôme pendant que, dans les Secteurs Périphériques, on commençait à démonter les infrastructures publiques pour en récupérer le métal. Ils parlaient de « Bien Commun » alors que chaque service public devenait une forteresse payante, une enclave de privilèges.

Le sentiment de trahison est une toxine lente. Elle s'accumule dans les articulations de la société jusqu'à ce que plus aucun mouvement ne soit possible sans douleur. Les gens ont cessé de se regarder dans les yeux dans les coursives. Pourquoi le feraient-ils ? L'autre n'était plus un concitoyen, il était un concurrent pour l'oxygène restant, pour la dernière ration de lumière.

Un soir, en rentrant chez moi, j'ai trouvé le hall de mon immeuble plongé dans le noir. Le luminaire central, une merveille d'ingénierie censée durer un siècle, pendait, déventré. Personne n'était venu le réparer. Sur le mur, quelqu'un avait gratté la peinture pour faire apparaître le métal nu, et y avait écrit un seul mot : « Menteurs ».

Ce mot m'a frappé plus fort qu'une explosion. Il n'y avait aucune colère apparente dans ce graffiti, juste une constatation froide. Une autopsie.

L'institution judiciaire fut la suivante à se déliter. Je l'ai vue de près. Les lois ne servaient plus à protéger le faible contre l'arbitraire, mais à codifier l'inévitable. On créait des décrets pour justifier les pénuries, des règlements pour légitimer le silence. La justice n'était plus une balance, mais un scalpel destiné à amputer les membres trop encombrants de la cité pour sauver le buste — l'élite qui siégeait au centre, là où l'air était encore pur.

J'écris ces lignes avec une urgence qui me brûle la poitrine. Pourquoi maintenant ? Parce que le stade de l'oxydation est dépassé. Nous en sommes à l'effritement. Quand vous touchez un mur de notre utopie aujourd'hui, il vous reste une fine poussière grise sur les doigts. C'est la poussière de nos rêves sacrifiés, de nos renoncements quotidiens.

Je me sens hanté par l'image de cet homme et de sa fille. Je me demande s'il a fini par comprendre que l'institution n'était pas en panne, mais qu'elle n'avait tout simplement plus d'âme. Le Dôme n'est plus un abri, c'est une caisse de résonance pour nos propres désillusions.

L'érosion de la confiance est un processus irréversible. On peut ressouder une plaque de métal, on ne peut pas ressouder l'espoir une fois qu'il a été corrodé par le cynisme. Les promesses de l'Étain étaient brillantes, certes. Mais l'éclat n'était qu'en surface. En dessous, il n'y avait que le vide, et ce vide est en train d'aspirer tout ce qui nous restait d'humain.

Je pose ma main sur la paroi de ma cellule d'écriture. Le froid du métal traverse ma peau. Je sais que le crépuscule n'est pas seulement une question de lumière. C'est le moment où les structures ne peuvent plus porter leur propre poids. L'oxydation a terminé son œuvre silencieuse. La prochaine étape, c'est la cassure.

Et je crains que nous ne soyons pas prêts pour le bruit qu'elle va faire.

# Chapitre 2

## Le Murmure du Verre Brisé

**\*\*CHAPITRE : Le Murmure du Verre Brisé\*\***

Le silence sous le Dôme n'est jamais tout à fait pur. C'est un bourdonnement basse fréquence, le râle des générateurs d'oxygène mêlé au frisson du métal qui travaille. Mais depuis peu, une nouvelle note s'est ajoutée à cette symphonie de la fin des temps. Un bruit sec, cristallin, presque imperceptible si l'on n'y prête pas l'oreille : le murmure du verre brisé. Ce n'est pas encore la grande fracture que je prédisais, mais c'est son avant-goût. C'est le son de notre partition.

Je sors de ma cellule d'écriture. Mes pas résonnent sur la grille métallique du Secteur 4. Autrefois, ce chemin menait à l'Agora, ce vaste espace sous la courbure centrale où les citoyens de l'Étain se réunissaient pour débattre, échanger, ou simplement exister ensemble sous la lumière artificielle. L'Agora était le poumon du Dôme. Aujourd'hui, elle ressemble à un organe nécrosé.

En marchant, je constate l'ampleur du désastre architectural. Le Dôme ne se fissure pas par l'extérieur, il se segmente par l'intérieur. Partout, des parois de verre opacifié, de polycarbonate renforcé et de Plexiglas antibruit ont surgi. On appelle cela des « Enclaves de Sérénité ». Un terme marketing pour désigner la peur de l'autre. Les espaces de rencontre citoyenne disparaissent, dévorés par cette prolifération de bulles privées.

Je m'arrête devant ce qui fut la Grande Bibliothèque Circulaire. Elle n'existe plus. À sa place, une demi-douzaine de consortiums privés ont érigé des parois transparentes, délimitant des zones d'accès restreint. Je vois des gens à l'intérieur. Ils sont à moins

de deux mètres de moi, séparés seulement par cette membrane de verre. Je peux voir le mouvement de leurs lèvres, l'éclat de leurs écrans personnels, mais je n'entends rien. Ils vivent dans une atmosphère filtrée, une acoustique gommée, un monde où le voisin est une image haute définition sans le son.

C'est une dissection chirurgicale de la société. On a coupé les nerfs qui nous reliaient.

Le spectacle est d'une tristesse absolue. Ces enclaves sont comme des aquariums pour les derniers privilégiés, ou pour ceux qui ont encore assez de crédits pour s'acheter un lambeau d'intimité hermétique. Ils y cultivent un entre-soi stérile, fuyant la grisaille de l'Étain pour s'enfermer dans des décors holographiques de jardins anciens ou de bords de mer. Ils ont remplacé le bien commun par le confort individuel, oubliant que si le Dôme cède, leurs bulles de verre ne seront que des cercueils plus élégants que les nôtres.

Je pose mon front contre l'une de ces parois. Le verre est froid, d'une perfection insultante. De l'autre côté, une femme lève les yeux de son terminal. Elle me voit. Je suis le témoin, le chroniqueur, l'intrus. Pendant une seconde, nos regards se croisent. Je cherche une étincelle de reconnaissance, un vestige de cette citoyenneté qui nous unissait autrefois. Mais je ne vois que de l'appréhension. Elle effleure une commande sur son accoudoir et la paroi devient instantanément opaque. Elle m'a effacé d'un geste.

Le murmure du verre brisé, c'est aussi cela : le bruit de nos regards qui se fracassent contre l'indifférence.

La disparition des espaces publics n'est pas un accident de parcours, c'est une stratégie de survie qui se retourne contre nous. En supprimant les lieux où l'on peut se parler, l'institution a supprimé les lieux où l'on peut se comprendre. Sans l'Agora, il ne reste que des monologues isolés. Le « nous » s'est dissous dans une multitude de « je » terrifiés.

Je continue ma déambulation vers les quartiers inférieurs. Là-bas, le verre est moins luxueux, souvent fêlé, mais la logique est la même. On barricade son coin de couloir, on installe des rideaux de plastique épais pour délimiter son territoire. La méfiance est devenue notre seule architecture. On ne partage plus l'air, on le dispute. On ne partage plus la lumière, on la vole au voisin.

Je me souviens d'un temps, au début du Crépuscule, où nous croyions encore que la crise nous souderait. Nous pensions que l'épuisement de l'étain et la défaillance des systèmes de survie créeraient une solidarité de naufragés. Quelle erreur. Les naufragés ne s'entraident pas quand les canots sont trop petits ; ils s'entre-tuent pour une place à bord. Nos enclaves sont nos canots de sauvetage, et nous sommes en train de couler avec eux.

L'érosion de la confiance, dont je parlais dans mes notes précédentes, a trouvé sa forme physique. Elle s'est cristallisée dans ces barrières. On a cessé de croire en l'État, alors on a cru en la paroi. On a cessé de croire en l'autre, alors on a cru en la serrure.

Soudain, un bruit plus fort me tire de mes pensées. Un gamin, peut-être dix ans, court dans le couloir, poursuivi par un garde de zone. Dans sa course, il heurte violemment un panneau de verre mal fixé d'une enclave de service. Le panneau bascule et s'écrase sur le sol de métal dans un fracas assourdissant.

Les éclats volent partout. Pendant quelques secondes, le silence qui suit est plus lourd que le bruit de la chute. Les gens sortent la tête de leurs abris de fortune. Ils regardent les débris. Ce verre brisé, c'est notre réalité mise à nu. C'est la preuve que cette séparation est fragile, qu'elle ne tient qu'à un fil, qu'à un choc.

Le gamin regarde les morceaux, terrifié. Il n'a pas seulement cassé une vitre, il a brisé le pacte du silence. Pour un bref instant, l'air des uns s'est mélangé à l'air des autres.

Les odeurs de cuisine bon marché, la sueur, le froid du couloir et le parfum synthétique de l'enclave privée ont fusionné en une seule atmosphère, âcre et suffocante. C'est l'odeur de la vérité.

Le garde attrape l'enfant par le col, mais son geste manque de conviction. Il sent lui aussi ce malaise. Cette brèche dans le système est une blessure ouverte.

Je m'approche et ramasse un éclat de verre. Il est tranchant, pur, presque beau. En le regardant, je vois mon propre visage déformé, multiplié. Nous sommes devenus ces éclats. Des fragments d'une unité brisée, incapables de se rejoindre pour reformer un miroir cohérent. On peut essayer de recoller les morceaux, mais les cicatrices seront toujours là. Les lignes de fracture ne s'effacent jamais.

Je rentre dans ma cellule, le cœur serré par une urgence nouvelle. Il faut que j'écrive cela. Il faut que je raconte comment nous avons construit nos propres prisons de verre, pensant y trouver refuge. Il faut que je dise que l'isolement n'est pas une protection, c'est une lente asphyxie.

Le Dôme n'est plus une maison. Ce n'est même plus une ville. C'est un entrepôt de solitudes juxtaposées. Et le pire, c'est que nous avons nous-mêmes apporté les briques et le mortier de notre aliénation.

Je repose ma main sur la paroi de métal. Le froid est toujours là, mais je perçois maintenant une vibration différente. Ce n'est plus seulement l'oxydation qui travaille. C'est la pression. La pression de ces milliers de bulles privées qui gonflent, qui se poussent les unes les autres, qui cherchent de l'espace là où il n'y en a plus.

La cassure ne sera pas un événement unique. Ce sera une réaction en chaîne. Un murmure qui devient un cri, un éclat qui en brise cent autres.

Nous ne sommes pas prêts pour le bruit que cela va faire, non. Mais plus encore, nous

ne sommes pas prêts pour le vide qui nous attend de l'autre côté des parois. Car une fois que tout le verre sera brisé, il ne restera que nous, face à face, nus et désarmés, dans les décombres d'un rêve d'étain qui n'a jamais su nous protéger de nous-mêmes.

J'écris pour que quelqu'un, un jour, sache que nous n'étions pas seulement des victimes du système. Nous en étions les architectes volontaires, murés dans notre propre refus de l'autre. Le crépuscule tombe, et dans l'obscurité qui vient, les reflets sur le verre brisé sont les seules lumières qu'il nous reste.

Elles sont froides. Elles sont tranchantes. Et elles s'éteignent une à une.

# Chapitre 3

## L'Architecture de l'Absence

**\*\*CHAPITRE : L'ARCHITECTURE DE L'ABSENCE\*\***

Je me souviens de l'odeur de l'ozone et de la poussière de graphite sur mes doigts. À l'époque, nous ne parlions pas de ségrégation, ni même de repli. Nous parlions de « résolution spatiale ». Sur les tables à dessin du Grand Bureau, nos compas traçaient les frontières d'un monde où l'Autre n'aurait plus jamais le pouvoir de nous heurter. Nous étions les prophètes de la ligne droite, les technocrates du salut par le vide.

On m'appelle souvent l'un des « Pères du Dôme ». Si seulement ils savaient que ce titre pèse comme une dalle de plomb sur mes poumons. J'ai tenu le stylo. J'ai calculé les charges de portance. J'ai optimisé la réfraction de la lumière sur les alliages d'étain pour qu'elle soit douce, constante, anesthésiante. Mais ce que j'ai réellement conçu, ce n'est pas un abri. C'est la mise en espace d'une terreur devenue si pure qu'elle ne supportait plus le moindre contact.

Le Dôme n'est pas né d'une catastrophe climatique, ni d'une guerre totale, même si c'est ce que racontent les manuels de propagande. Il est né d'une lassitude nerveuse. Une fatigue des visages, du bruit des autres, de l'imprévisible humanité. Nous étions une société à bout de nerfs, saturée par la proximité forcée d'un monde trop petit. Alors, nous avons décidé de construire l'Absence.

Techniquement, le défi était fascinant. Comment loger dix millions d'âmes tout en garantissant que chacune se sente seule ? C'est là que réside le génie pervers de notre architecture. Le Dôme n'est pas une cloche géante ; c'est une stratification de bulles. Nous avons utilisé le polycarbonate renforcé et les feuillages d'étain pour leurs

propriétés acoustiques exceptionnelles. L'étain, ce métal « pauvre », presque mou, était notre meilleur allié : il absorbe les vibrations, il étouffe les cris, il matifie la réalité.

Je revois mes croquis pour les « zones de transition ». Nous les appelions ainsi pour ne pas dire « sas d'isolement ». Chaque appartement, chaque cellule de vie, a été pensé comme un îlot autarcique. Le système de recyclage de l'air — mon chef-d'œuvre de l'époque — traite les odeurs jusqu'à l'asepsie totale. Dans le Dôme, on ne sent jamais l'odeur de la cuisine du voisin, ni celle de sa transpiration, ni celle de sa peur. On ne sent rien d'autre que l'arôme synthétique de « Forêt de Pins n°4 » ou « Brise Marine », injecté à intervalles réguliers pour nous rappeler que nous sommes vivants, sans nous en donner la preuve.

C'est une architecture chirurgicale. Chaque angle droit a été calculé pour empêcher l'œil de s'attarder sur ce qui n'est pas soi. Les vitres, ces fameuses parois qui se brisent aujourd'hui, sont dotées d'un filtre polarisant dynamique. Elles ne sont pas faites pour voir l'extérieur, mais pour projeter une image de soi-même légèrement embellie, tout en floutant la silhouette de celui qui marche de l'autre côté de la rue. Nous avons construit un monde de miroirs déformants où l'on ne croise que des fantômes bienveillants.

Parfois, la nuit, quand le ronronnement des turbines se fait plus sourd, je parcours les plans originaux que j'ai conservés clandestinement. Je regarde les coupes transversales des quartiers centraux. Ce qui me frappe aujourd'hui, c'est le vide. Nous avons consacré 60 % de l'espace habitable à des zones de « dégagement ». Ce sont des déserts de béton poli et d'étain brossé où personne ne s'arrête jamais. Pourquoi tant de vide ? Parce que le vide est la seule chose qui rassure ceux qui ont peur de tout.

L'Architecture de l'Absence, c'est aussi la gestion du silence. Nous avons banni l'écho. L'écho est dangereux : il vous renvoie votre propre existence et, parfois, celle

de l'autre. En tapissant les conduits de ventilation de mousses polymères haute densité, nous avons créé un silence qui n'est pas la paix, mais une surdité organisée. Dans le Dôme, vous pouvez hurler de toutes vos forces, et votre voisin de palier pensera simplement qu'il a un léger acouphène.

Je me souviens d'une réunion de chantier, au dixième mois de la construction. Un jeune ingénieur, dont j'ai oublié le nom mais pas le regard fiévreux, m'avait demandé :

— Monsieur, si nous supprimons tous les points de friction sociale, qu'est-ce qui tiendra la structure ensemble ?

J'avais ri, avec l'arrogance de ceux qui croient que les calculs de résistance des matériaux suffisent à bâtir une civilisation.

— Le désir de sécurité, mon petit, lui avais-je répondu. C'est le mortier le plus solide au monde.

Je m'étais trompé. Le désir de sécurité est un mortier qui sèche trop vite et finit par se fissurer.

Aujourd'hui, alors que les fissures parcourent les dalles et que l'étain commence à s'oxyder, je réalise l'horreur de ce que nous avons accompli. Nous n'avons pas protégé les gens, nous les avons empaillés dans leur propre confort. L'absence n'est pas un espace vide, c'est une pression. Une pression négative qui aspire l'âme jusqu'à ce qu'il ne reste que l'enveloppe.

Chaque fois que j'entends un éclat de verre tomber dans la rue, c'est une partie de mon propre mensonge qui s'effondre. Le "système" dont je parle dans mes notes n'était pas une entité abstraite. C'était une série de décisions techniques. Choisir le verre trempé plutôt que le feuilleté pour que la rupture soit plus spectaculaire, plus totale le jour où elle arriverait. Concevoir les places publiques pour qu'elles soient trop vastes pour permettre la discussion, mais assez étroites pour provoquer le vertige.

Je suis hanté par l'image de ces mains qui, demain, chercheront à agripper une autre main dans les décombres. Elles ne sauront pas comment faire. Nous avons conçu des poignées de porte ergonomiques, des interfaces tactiles lisses, des surfaces auto-nettoyantes... mais nous avons supprimé la rugosité de l'autre. Or, c'est la rugosité qui permet de s'accrocher. Dans mon monde de verre et d'étain, tout glisse. Même l'espoir.

J'écris ces lignes avec l'urgence d'un condamné qui voit l'échafaud se dresser. Mon témoignage ne réparera rien. Les parois vont céder, c'est une certitude physique, une fatigue des matériaux que j'avais moi-même prévue dans mes rapports secrets, sous l'étiquette "Obsolescence Sociale Programmée".

Nous avons été les architectes d'un désastre magnifique. Nous avons cru que l'absence de conflit était la paix, alors qu'elle n'était que l'absence de vie. Le crépuscule qui tombe n'est pas seulement la fin d'un jour, c'est la fin d'une illusion géométrique.

Et quand le dernier panneau d'étain tombera, quand le silence artificiel sera brisé par le vent du dehors, nous devons réapprendre à habiter le monde. Sans plans. Sans calculs. Dans l'effrayante et nécessaire présence de l'autre.

Je pose mon stylo. Mes mains tremblent. Je ne suis pas prêt pour le froid qui entre, mais au moins, pour la première fois depuis des décennies, je sens l'air circuler. C'est un courant d'air pur, violent, qui sent le sel et la pourriture. C'est l'odeur de la vérité.

Elle est insupportable. Elle est magnifique.

# Chapitre 4

## L'Exode des Sommets de Fer

Le premier gémissement ne vint pas du ciel, mais des entrailles de la terre. Ce n'était pas un fracas, pas encore. C'était une plainte métallique, un étirement de l'acier qui avait atteint sa limite d'élasticité. Dans mon bureau niché au soixante-douze-millième étage des Sommets de Fer, j'ai senti la vibration remonter par la plante de mes pieds, traverser mes os, et venir mourir dans ma mâchoire contractée.

Le protocole « Oméga-Zéro » venait d'être activé. Sans annonce publique. Sans sirène. Juste un signal lumineux, d'un bleu chirurgical, clignotant sur les interfaces privées de ceux qui possédaient plus de dix chiffres sur leurs comptes de crédit-étain.

Je me suis levé. Mes articulations ont craqué en écho à la structure du Dôme. Par la baie vitrée, j'ai vu le spectacle commencer. Les Sommets de Fer, ces flèches d'arrogance qui griffaient le plafond d'étain de notre monde clos, s'animaient d'une vie convulsive. C'était l'Exode. Non pas celui des livres saints, avec des bâtons et des pieds nus dans le sable, mais un exode de luxe, silencieux et terrifiant de précision.

Les plateformes d'extraction, dissimulées depuis des décennies sous des jardins suspendus et des hélicoptères d'agrément, s'ouvraient comme des plaies nettes. J'ai vu les premières capsules de confinement autonome s'élever. Elles ressemblaient à des cercueils de chrome, lisses, sans aucune aspérité qui puisse offrir une prise au vent du dehors. À l'intérieur, l'élite économique du Dôme — mes clients, mes pairs, mes complices — s'entassait avec une hâte que même leur dignité affectée ne parvenait plus à masquer.

Ils emportaient quoi ? Pas des souvenirs. Pas des albums photo. Ils emportaient des

banques de données génétiques, des serveurs de cryptomonnaies et des purificateurs d'air portatifs. Ils emportaient le futur qu'ils nous avaient volé, enfermé dans des boîtes pressurisées.

Je me suis approché de la vitre, posant mon front contre le verre froid. En bas, dans les strates inférieures, dans la pénombre de la « Basse-Fosse », les millions d'habitants du Dôme ne savaient encore rien. Ils continuaient de respirer un air recyclé pour la millième fois, ignorant que les poumons de la cité étaient en train de s'arrêter. Pour eux, les Sommets de Fer étaient simplement un peu plus brillants ce soir-là, illuminés par les réacteurs à plasma des fuyards.

Une capsule a décollé juste sous mes yeux, si proche que j'ai pu apercevoir un visage derrière l'étroit hublot de quartz. C'était le vieux Valerius, le magnat des alliages. Il ne regardait pas en bas. Il ne regardait pas la ville qu'il avait saignée pour construire son arche. Il fixait un écran, vérifiant sans doute les constantes vitales de sa propre survie. Cette indifférence était plus tranchante que n'importe quelle lame.

Le "clic" de la décompression a résonné dans le couloir derrière moi. Les serveurs robotiques, programmés pour rester jusqu'à la fin, continuaient de cirer les parquets de marbre alors que les murs commençaient à suinter une humidité saumâtre.

J'ai ouvert mon journal de bord. Mes doigts, ces instruments de précision qui avaient dessiné les courbes de cette prison dorée, refusaient de rester stables.

« 22h14, » ai-je écrit. « L'élite a quitté le navire. Le transfert vers les Structures de Confinement Autonome est effectif à 84 %. Le reste est une question de minutes. Nous avons réussi l'impossible : transformer une catastrophe humanitaire en une opération logistique sans accroc. »

L'ironie me montait à la gorge comme une bile amère. Nous n'étions pas des survivants, nous étions des extracteurs. Nous avons extrait la richesse de la terre,

puis l'espoir des hommes, et maintenant, nous extrayions nos propres corps de la ruine que nous avions engendrée.

Soudain, une secousse plus violente que les autres a fait vaciller le lustre en cristal d'étain. Une fissure est apparue sur le mur est. Une petite lézarde, presque timide. Mais de cette fente, un sifflement s'est échappé. Ce n'était pas le sifflement d'une fuite de gaz. C'était le vent. Le vrai vent. Celui du Dehors.

Il sentait le sel, comme je l'avais noté plus tôt. Mais il sentait aussi l'iode et quelque chose de plus sauvage, quelque chose de minéral et de vaste. Un air qui n'avait jamais été filtré par des membranes de charbon actif. Un air qui n'appartenait à personne.

J'ai vu les capsules s'enfoncer dans les sas de sortie du Dôme, là-haut, tout en haut, là où l'étain rejoint le roc de la montagne. Elles s'engouffraient dans les tunnels creusés en secret, direction les abris de haute altitude, ces forteresses de solitude où ils attendront que la poussière retombe sur nos cadavres.

Je suis resté seul dans mon bureau de verre. Je n'ai pas pris ma place dans la capsule qui m'était réservée. Pourquoi faire ? Pour aller reconstruire un autre mensonge ailleurs ? Pour dessiner de nouvelles parois, de nouvelles limites, de nouvelles exclusions ? Ma main a effleuré le plan de la ville étalé sur mon bureau. Un chef-d'œuvre de géométrie sacrée. Une abomination de contrôle social.

Je me suis assis par terre, le dos contre le bureau. L'air extérieur entrainait maintenant avec plus de vigueur. Il faisait froid. Un froid qui ne ressemblait pas à la climatisation réglée au degré près. C'était un froid qui vous mordait la peau, qui vous rappelait que vous étiez de la chair et du sang, et non une simple unité de production.

Dans le silence qui s'installait — le silence de l'abandon — j'ai commencé à entendre d'autres sons. Des cris, loin en bas. La rumeur de la foule qui comprenait enfin. Le bruit des barricades que l'on enfonce, des vitrines que l'on brise. L'Exode des

Sommets de Fer n'était pas seulement un départ, c'était une démission. Les bergers partaient avec la laine, laissant les loups et les agneaux dans la même bergerie en flammes.

Je me sens étrangement calme. Ma peur a muté en une sorte de curiosité terminale. J'ai passé ma vie à calculer des résistances de matériaux, à prévoir l'usure des joints, à anticiper la fatigue des métaux. Mais je n'avais jamais calculé le poids de la solitude d'un homme face à la fin de son monde.

L'air circule. Il est violent, oui. Il est insupportable pour mes poumons habitués à la ouate artificielle. Mais chaque inspiration est une gifle qui me réveille. Je regarde mes mains. Elles tremblent moins.

Le dernier panneau d'étain au-dessus de ma tête vient de vibrer. Je l'entends craquer sous la pression atmosphérique extérieure. Dans quelques secondes, le ciel ne sera plus gris de métal, il sera noir de nuit, ou peut-être étoilé, si ces choses existent encore de l'autre côté de notre ignorance.

Les Sommets de Fer sont désormais des tombeaux vides, des phares qui n'éclairent plus que le vide. Nous avons été les architectes d'un désastre magnifique, c'est vrai. Mais en voyant la dernière capsule disparaître dans le sas, je ressens une satisfaction amère : ils partent avec leurs calculs, leurs plans et leurs peurs. Ils partent s'enfermer encore plus loin, encore plus profond.

Moi, je reste ici. Je reste pour accueillir la pourriture et le sel. Je reste pour voir le premier flocon de neige ou la première goutte de pluie acide tomber sur mon bureau.

Je pose ce témoignage sur le sol, lesté par un presse-papier en étain. Pour qui ? Je ne sais pas. Peut-être pour le vent. Pour qu'il sache que, parmi les monstres qui ont bâti ce dôme, il y en avait un qui était capable de sentir l'air circuler.

La vitre explose enfin. Ce n'est pas un fracas de fin du monde. C'est le bruit d'une libération. Le froid s'engouffre. Je ferme les yeux.

Je respire. Enfin.

# Chapitre 5

## Le Dernier Baiser au Limon

L'air n'est pas ce que j'imaginai. On nous avait appris, durant des décennies de simulations et de cours magistraux sous le Dôme, que l'atmosphère extérieure était un poison, un acide invisible capable de liquéfier les poumons en quelques secondes. C'est faux. Ou du moins, c'est une vérité incomplète, une vérité d'ingénieur. L'air est froid, oui. Il est lourd, chargé de particules métalliques et de l'odeur entêtante de la terre qui stagne. Mais il est vivant. Pour la première fois de mon existence, je ne respire pas un gaz recyclé par des turbines en étain, filtré jusqu'à l'asepsie. Je respire le monde tel qu'il s'est fait sans nous.

La vitre brisée à mes pieds ressemble à des diamants jetés sur un linceul de suie. Je m'approche du rebord de mon bureau, là où le monde finit et où l'abîme commence. Au-delà de cette frontière de verre déchiquetée, le limon monte.

C'est une marée grise, épaisse, une bouillie de minéraux broyés, de cités englouties et de cadavres de forêts. Le limon n'est pas seulement de la boue ; c'est le résidu final de notre arrogance. C'est tout ce que nous avons tenté de dompter — les fleuves, les montagnes, la croissance sauvage — réduit à une pâte homogène, unifiée par la patience des siècles.

Mes mains tremblent, non pas de peur, mais d'une sorte d'exaltation clinique. Je regarde mes doigts. Ils sont pâles, presque translucides, la peau d'un homme qui a vécu sous une cloche de verre. Je sors mon scalpel de ma trousse de géologue — une habitude de vieux maniaque — et je trace une incision superficielle sur mon avant-bras. Le sang perle, rouge sombre. Dans cet environnement saturé de gaz lourds, il semble s'oxyder plus vite. Je regarde la plaie avec une curiosité détachée. Je

suis le dernier spécimen d'une espèce qui a cru pouvoir vivre hors du cycle. Je suis une anomalie biologique dans un monde de sédiments.

Je pose un pied sur le rebord de la fenêtre. En bas, à une dizaine de mètres, le limon lèche la base du Dôme. Il attend. Il n'est pas en colère. La nature n'a jamais été en colère, malgré ce que disaient nos poètes de la survie. Elle est simplement persistante. Elle occupe l'espace.

Je lâche mon témoignage. Les feuilles de papier s'envolent, dispersées par les courants d'air violents qui s'engouffrent dans la brèche. Elles ne seront jamais lues, ou alors elles seront pétrifiées dans la boue, devenant une strate supplémentaire pour les archéologues d'un futur qui n'advient jamais. C'est mon dernier acte de vanité : croire que mes mots ont plus de poids que la poussière.

Je descends. Pas par un saut désespéré, mais par une lente glissade le long des parois de béton qui soutenaient autrefois les générateurs d'oxygène. Le froid me mord le visage. C'est une morsure franche, honnête. Ma peau brûle sous le contact de l'azote et du soufre. Mes poumons sifflent. Je sens mes alvéoles se contracter, se révolter contre cette intrusion brutale de la réalité. Mais je ne m'arrête pas.

Arrivé au sol, ou ce qui en tient lieu, mes bottes s'enfoncent immédiatement. Le limon est tiède. C'est une surprise. Une chaleur sourde, fermentée, émane de cette masse grise. C'est la chaleur de la décomposition, le dernier souffle thermique d'une planète qui finit de digérer ce que nous avons laissé derrière nous.

Je m'agenouille. C'est ici que le renoncement devient total.

Pendant des siècles, nous avons lutté pour ne pas être touchés. Nous avons inventé l'étain, le verre, le polymère, le vide sanitaire. Nous avons eu peur de la souillure. Nous avons considéré la terre comme une ennemie, une force entropique qu'il fallait tenir à distance. Aujourd'hui, je vois l'absurdité de cette séparation. Le Dôme n'était

pas une protection, c'était un cercueil.

Je plonge mes mains nues dans la boue. La sensation est indescriptible. C'est une texture de soie et de cendre. Le limon s'insinue sous mes ongles, s'accroche aux plis de ma peau. Je sens les minéraux, les silicates, les oxydes de fer. Je sens le goût de la fin des temps. Je porte une poignée de cette substance à mon visage. Elle sent la pluie ancienne et la pierre brûlée.

C'est le baiser du limon.

Je m'allonge lentement, comme on s'installe dans un lit après une trop longue veille. Le limon m'accueille avec une indifférence maternelle. Il ne me rejette pas. Il m'intègre. Je sens le poids de la boue sur mes jambes, sur mon torse. Elle est lourde, d'une densité presque métallique. L'étain de nos machines n'était qu'un simulacre de cette solidité-là.

Je regarde le Dôme d'en bas. Vu d'ici, il ressemble à un crâne brisé, une relique dérisoire sous un ciel de plomb. Les capsules de mes collègues sont déjà loin, sans doute. Ils volent vers les Sommets de Fer, vers d'autres abris, d'autres prisons. Ils emportent avec eux la peur de la terre. Ils emportent le mensonge de l'humanité souveraine. Moi, je reste avec la vérité.

La vérité, c'est que nous n'avons jamais été que des locataires ingrats. Nous avons voulu posséder la maison, alors que nous n'en étions que la poussière de passage.

Je ferme les yeux. Le froid dans mes poumons se transforme en une douce anesthésie. Ma respiration se cale sur le rythme lent, presque imperceptible, de la planète qui s'apaise. Le vent hurle au-dessus de moi, un cri de liberté sauvage, débarrassé de toute présence humaine. C'est le bruit de la nature qui reprend ses droits, un orchestre de décombres et de tempêtes.

Mon cœur ralentit. Je ne ressens plus la douleur de l'acide sur ma peau. Je ne ressens plus que la succion patiente de la boue. Elle me réclame. Elle réclame chaque atome de carbone que j'ai emprunté. Elle réclame le calcium de mes os, le fer de mon sang. C'est un échange équitable. Enfin.

Un dernier frisson me parcourt. Je pense à la neige dont je parlais dans mon témoignage. Est-ce qu'elle tombera vraiment ? Ou n'était-ce qu'un fantasma de vieil homme épris de pureté ? Peu importe. La pureté n'est pas dans la blancheur du ciel, elle est dans l'acceptation de la fange. Elle est dans ce retour définitif au limon, ce baiser final qui efface les noms, les titres et les regrets.

Le silence s'installe. Pas le silence oppressant du Dôme, chargé du bourdonnement des machines, mais un silence vaste, océanique. Le silence d'avant l'homme.

Je ne suis plus un architecte. Je ne suis plus un témoin.

Je suis la terre qui se souvient.

Je suis le limon qui s'étend.

Je suis là.

Je suis...

\*L'écriture s'arrête ici, la page est tachée d'une trace de boue séchée, grise et granuleuse comme de la cendre.\*

# Chapitre 6

## Le Scellé des Mondes

Le silence de mon prédécesseur s'est glissé sous ma porte comme une fumée froide. Ses derniers mots, cette boue qu'il appelait de ses vœux, je les ai lus sur l'écran de contrôle avant que le système ne purge les journaux de bord non autorisés. Il est mort de l'autre côté, là où la terre réclame ses dettes. Moi, je suis celui qui reste. Je suis celui qui ferme.

On m'appelle l'Orfèvre des Sas, un titre dérisoire pour un homme dont la seule fonction est de briser le monde en deux.

Ce matin, l'air à l'intérieur du Dôme a une odeur de métal recyclé et de peur propre. C'est une odeur chirurgicale, dénuée de l'humus, de la putréfaction ou de la vie que l'architecte décrivait avec une sorte de ferveur mystique. Ici, tout est sec. Tout est compté. Chaque inspiration est une transaction avec les réservoirs de dioxygène.

Je me tiens devant la console de commande du Grand Sas 01. C'est une pièce de fonte et de verre trempé, une gueule d'acier prête à se refermer sur notre destin. De l'autre côté de la paroi de quartz, à travers les couches de polymères renforcés, je les vois. Ils sont des milliers. Une marée humaine qui ne crie plus, car elle a compris que le son ne traverse plus l'épaisseur du monde que nous avons construit.

Ils ressemblent à des spectres dans le crépuscule d'étain. La lumière du soleil, filtrée par les cendres atmosphériques et les filtres du Dôme, leur donne une carnation grise, presque minérale. Ils sont déjà de la boue, ils ne le savent pas encore.

Ma main tremble au-dessus du levier de scellement. C'est un geste simple. Une

impulsion électrique. Un ordre donné aux vérins hydrauliques. Mais c'est aussi l'acte de naissance d'une nouvelle espèce : les \*Intra-Muros\*. Et l'acte de décès de tout le reste.

Je regarde le manomètre. La pression monte. L'équilibre est précaire. Si je ne scelle pas maintenant, l'air vicié de l'extérieur s'engouffrera, contaminant nos poumons stériles, apportant avec lui les toxines, les spores et le désespoir du vieux monde. La survie est à ce prix : l'étanchéité absolue de l'âme et du métal.

« Procédez, Thorne, » murmure la voix du Commandeur dans mon oreillette. Une voix blanche, désincarnée. Il n'est pas ici, sur la passerelle. Il est dans les niveaux inférieurs, là où l'on planifie déjà les rationnements pour les cent prochaines années.

Je baisse les yeux sur la foule. Une femme plaque ses mains contre la paroi de verre. Ses paumes laissent une trace de sueur et de suie. Elle ne me regarde pas moi ; elle regarde l'éclat des néons derrière moi, ce paradis artificiel de chrome et de plastique qu'elle n'habitera jamais. Ses lèvres bougent. Elle prie, ou elle maudit. Dans ce silence de vide sanitaire, c'est la même chose.

Je tire le levier.

Le bruit est celui d'une guillotine tombant sur le cou d'un géant. Un grondement sourd, viscéral, qui fait vibrer les plaques de mes os. Les mâchoires d'acier se rejoignent avec une précision millimétrée. Les joints en polymère s'écrasent, créant une barrière moléculaire que rien, ni le vent, ni le temps, ni les larmes, ne pourra franchir.

Puis vient le sifflement. L'injection du gaz neutre dans l'interstice des parois. C'est le son de la frontière qui se fige.

À cet instant précis, l'humanité a cessé d'être une. Nous avons inventé le « Dehors »

et le « Dedans ». Nous avons créé deux chronologies qui ne se croiseront plus. Pour ceux qui sont restés de l'autre côté, le temps est compté en jours de survie dans la fange. Pour nous, ici, il est compté en cycles de maintenance.

Je pose mon front contre le verre froid. De l'autre côté, la femme a reculé. Le choc pneumatique l'a jetée à terre. Elle se relève, mais elle n'est déjà plus qu'une silhouette floue, une ombre chinoise sur le rideau d'un monde qui s'éteint. Le verre est si épais qu'il déforme les visages, transformant la souffrance en une abstraction visuelle, une tache de couleur terreuse sur un fond gris.

C'est là que réside la véritable horreur de ma tâche. Ce n'est pas le meurtre de masse par omission ; c'est la transformation de nos semblables en \*objets d'observation\*. Ils ne sont plus nos frères, nos cousins, nos collègues. Ils sont le « risque biologique ». Ils sont la « charge polluante ».

Je sens une larme piquer mes yeux, mais je l'essuie rapidement. Dans le Dôme, même l'humidité de mes yeux est une ressource que nous ne pouvons pas gaspiller.

« Le Scellé est confirmé, » dis-je dans mon micro. Ma voix me semble étrangère, plus métallique que les machines qui m'entourent. « Étanchéité à 100 %. Les capteurs ne détectent plus aucune signature organique externe. »

Un mensonge technique. Les capteurs détectent des milliers de signatures organiques, mais le logiciel a été programmé pour les ignorer dès que le verrou est enclenché. Pour le système, ils n'existent plus. Ils sont du bruit de fond. Ils sont la boue dont parlait l'autre.

Je quitte la passerelle. Mes pas résonnent sur la grille d'acier. Dans les couloirs du Dôme, les gens commencent à s'installer. Je vois des familles déballer des sacs de survie dans des cubes de béton numérotés. Il y a une sorte d'excitation fébrile, une gratitude obscène d'être du bon côté de la vitre. Ils ne pensent pas encore à la prison

que nous venons de bâtir. Ils ne voient que le salut.

Moi, je vois le verre. Cette frontière invisible qui va devenir notre seul horizon. Nous avons sauvé notre peau, mais nous avons perdu le ciel. Nous avons préservé le calcium de nos os, comme le disait l'architecte, mais au prix de la moelle de notre humanité.

Ce soir, je m'allonge sur ma couchette étroite. Le ronronnement des ventilateurs est incessant. C'est le nouveau battement de cœur du monde. Un rythme artificiel, régulier, dépourvu de passion.

Je repense à la trace de boue séchée sur la dernière page du journal de mon prédécesseur. C'était une signature de vie. Une preuve qu'il avait touché l'origine. Ici, tout est lisse. Tout est mort à force de vouloir être protégé.

Le Scellé des Mondes n'est pas seulement une barrière physique. C'est une cicatrice sur l'âme de notre espèce. Nous sommes les héritiers de l'étain, les chroniqueurs d'un crépuscule qui n'en finit pas. Derrière le verre, la neige commencera peut-être à tomber, comme il l'espérait. Elle recouvrira les corps, les larmes et la boue. Elle sera blanche, pure, indifférente.

Et nous, les yeux collés à la paroi, nous regarderons la neige tomber sans jamais pouvoir sentir son froid sur nos joues. Nous sommes les spectateurs de notre propre fin, bien à l'abri dans notre cercueil de lumière.

Je ferme les yeux. Le silence du Dôme est un mensonge. J'entends encore, dans le fond de ma mémoire, le bruit de la main de la femme contre le verre.

\*Toc. Toc. Toc.\*

Ce n'est pas une demande d'entrée. C'est le décompte de ce que nous avons laissé

derrière nous.

Nous sommes les vivants.

Mais je me demande, avec une terreur chirurgicale, si nous n'avons pas simplement choisi une agonie plus lente, plus propre, plus silencieuse.

Le Scellé est fait.

Le reste n'est que de la survie.

# Chapitre 7

## Sous le Ciel d'Étain

**\*\*CHAPITRE : SOUS LE CIEL D'ÉTAİN\*\***

La première chose qui frappe, ce n'est pas le silence, c'est le bourdonnement. Un murmure électrique, constant, une vibration qui semble sourdre de la structure même du Dôme, s'insinuant dans la moelle épinière avant même d'atteindre le tympan. C'est le son de notre survie. Le battement de cœur d'un poumon d'acier.

Au-dessus de nos têtes, le ciel a disparu. Il a été remplacé par une voûte de plaques polygonales, un assemblage géométrique d'un gris terne, mat, qui semble peser de tout son poids sur nos épaules. C'est notre ciel d'étain. Parfois, le reflet des projecteurs de haute altitude y dessine des halos blafards, simulacres d'étoiles mortes avant d'avoir pu naître. Ici, le jour ne se lève pas ; il s'allume.

L'Administration a instauré le Cycle Alpha. À six heures précises, les rampes de sodium s'éveillent avec un claquement sec, inondant les secteurs d'une lumière crue, chirurgicale, qui ne laisse aucune place à l'ombre. C'est une lumière qui ne réchauffe pas. Elle se contente d'exposer la pâleur de nos visages, les cernes qui creusent les regards et la nudité de notre nouvelle condition.

Le Scellé a eu lieu il y a soixante-douze heures. Trois jours que nous ne sommes plus des citoyens, mais des composants.

Je marche dans les coursives du Secteur 4. L'air a une odeur de métal froid et d'ozone, un parfum de laboratoire qui irrite le fond de la gorge. Tout est propre. Trop propre. La saleté est devenue un crime, une menace pour les filtres à air qui nous

maintiennent en vie. Les balayeurs automatiques circulent avec un sifflement discret, effaçant la moindre trace de notre passage, comme s'ils cherchaient à gommer l'idée même que des êtres de chair et de sang habitent ces lieux.

L'ordre a remplacé la liberté avec une brutalité feutrée. Il ne s'agit plus de vouloir, mais de fonctionner. Chaque geste est désormais dicté par le Code de Subsistance. On ne mange pas quand on a faim, on se restaure à l'heure dite, selon le grammage calculé pour notre métabolisme. On ne dort pas par fatigue, on s'éteint pour préserver l'énergie collective.

J'ai vu une femme, ce matin, s'arrêter devant une bouche d'aération. Elle restait là, les yeux fermés, laissant le flux d'air recyclé battre ses cheveux. Elle cherchait peut-être le souvenir d'une brise, l'odeur de la terre mouillée ou le sel de l'océan. Un officier de la Veille s'est approché. Pas de violence, juste une main posée sur l'épaule et une phrase prononcée d'une voix monocorde :

— Citoyenne, la stagnation entrave la circulation du flux. Circulez.

Circuler. C'est le mot d'ordre. Ne jamais s'arrêter pour réfléchir à ce qui se trouve de l'autre côté du verre. Ne jamais lever les yeux trop longtemps vers ce plafond d'étain qui nous sépare du néant.

Dans mon carnet, mes doigts tremblent. J'écris pour ne pas oublier que j'ai possédé un horizon. Ici, la perspective est une illusion d'optique. Les couloirs s'emboîtent, les niveaux se superposent, et partout, cette géométrie impitoyable qui nous rappelle que nous sommes logés dans une machine. Nous vivons dans le ventre d'une horloge dont nous sommes les rouages.

Le plus terrifiant, c'est la rapidité avec laquelle l'humain se plie à la contrainte lorsqu'elle est la condition de son dernier souffle. Dans les files d'attente pour les rations synthétiques, il n'y a plus de plaintes. Les gens attendent, le regard vide, leur carte de rationnement serrée dans une main parcheminée. On ne se parle plus. Le

langage est devenu utilitaire. Un mot de trop est une dépense d'oxygène inutile. On échange des signes de tête, des regards fuyants. Nous sommes devenus des fantômes polis.

Le soir, quand la lumière décline pour passer au mode "Crépuscule" — un bleu violacé, artificiel, censé apaiser les nerfs mais qui ne fait qu'accentuer le sentiment d'exil — je me retire dans ma cellule de vie. Quatre murs de composite gris. Une couchette. Un bureau escamotable.

Je ferme les yeux, mais le silence du Dôme n'est jamais complet. Il y a toujours ce \*Toc. Toc. Toc.\* imaginaire dans ma tête. Le décompte.

Je pense à la neige qui tombe dehors. À l'heure qu'il est, elle doit avoir recouvert les derniers vestiges du monde que nous avons connu. Les parcs, les voitures abandonnées, les corps de ceux qui n'ont pas eu de ticket pour le cercueil de lumière. Sous cette couche blanche, le monde se tait pour de bon. Ici, sous l'étain, nous faisons un bruit de ferraille.

Hier, j'ai croisé un enfant. Il tenait un morceau de métal brillant qu'il avait dû ramasser près des ateliers. Il essayait de voir son reflet dedans. Sa mère l'a brusquement tiré par le bras.

— Ne regarde pas ça, a-t-elle chuchoté. Regarde devant toi.

Elle avait raison. Dans ce monde, le reflet est dangereux. Il nous rappelle qui nous étions avant d'être scellés. Il nous montre ce que nous sommes devenus : des survivants dont l'âme s'étirole à mesure que l'air est purifié.

L'organisation de la vie nouvelle est une réussite technique. Les rendements des fermes hydroponiques sont stables. Le recyclage de l'eau atteint 99,8 %. Le moral est maintenu par des émissions de fréquences stabilisatrices diffusées dans les conduits de ventilation. Nous sommes une expérience de survie absolue, une colonie de fourmis dans un bocal de métal.

Mais parfois, au milieu de la nuit artificielle, j'entends un sanglot étouffé à travers la cloison mince de ma cellule. Un bruit humain, déchirant, qui ne figure dans aucun manuel de maintenance. Un cri qui dit que la liberté n'est pas une variable ajustable, qu'elle est un besoin aussi vital que l'azote ou le carbone. Ce cri finit toujours par s'éteindre, étouffé par le ronronnement des turbines.

Nous avons échangé l'imprévisible contre la durée. Nous avons troqué la beauté du chaos contre la sécurité de l'ennui.

J'ai posé ma main contre la paroi de ma cellule. Elle est froide. L'étain ne garde pas la chaleur. Je me demande combien de temps nous pourrons tenir avant que ce froid ne gagne nos cœurs. On peut réguler la lumière, on peut recycler l'air, on peut synthétiser la nourriture. Mais on ne peut pas simuler l'espoir. L'espoir a besoin d'espace, de vent, de ciel ouvert. Il ne survit pas sous une cloche.

Demain, le Cycle Alpha recommencera. Les lampes claqueront. La Veille patrouillera. Nous irons travailler à la maintenance de notre propre prison. Nous appellerons cela "vivre".

Pourtant, alors que j'éteins ma veilleuse, une pensée me traverse, tranchante comme un scalpel : et si nous n'avions pas été sauvés ? Et si le Scellé n'était pas un bouclier, mais un couvercle ?

Sous le ciel d'étain, il n'y a plus de dieux. Il n'y a que des ingénieurs. Et les ingénieurs ne savent pas ce qu'il faut faire des larmes qui ne servent à rien.

Je reste allongé dans le noir bleuâtre. J'écoute le Dôme respirer. C'est une respiration mécanique, sans âme, qui me dit que nous sommes encore là. Présents, mais absents du monde.

Nous sommes les héritiers de l'étain. Et notre agonie sera la plus propre de l'histoire de l'humanité.

\*Toc. Toc. Toc.\*

Dors, citoyen. La survie est à ce prix.

# Chapitre 8

## La Mémoire en Jachère

Le réveil n'est pas une délivrance. C'est un claquement sec, une décharge de néons qui arrache la rétine au repos. Le Cycle Alpha commence toujours ainsi : par une agression lumineuse destinée à nous rappeler que sous le Dôme, le sommeil n'est qu'une fonction de maintenance, pas un droit.

Je me lève, les articulations rouillées par l'humidité constante de la cellule. Mes doigts effleurent le métal froid de la couchette. Ici, tout est froid. Tout est calculé. Même le silence a une fréquence, un bourdonnement basse fidélité qui sature l'air pour empêcher les pensées de trop vagabonder.

Aujourd'hui, mon affectation m'envoie au Secteur Oubli. C'est ainsi que nous appelons familièrement le Bureau de la Cohérence Historique. Officiellement, on nous dit que nous travaillons à la « clarification du récit collectif ». Officieusement, nous sommes les fossoyeurs de la vérité. Nous mettons la mémoire en jachère, nous laissons les champs du passé mourir sous le sel pour que rien n'y repousse, sinon les dogmes des Ingénieurs.

En marchant dans les couloirs de béton et d'étain, je croise d'autres citoyens. Leurs regards sont des vitres sans tain. Ils ne regardent pas, ils enregistrent la conformité. On nous a appris que se souvenir est une forme de sédition. Se souvenir d'avant le Scellé, c'est admettre que le présent est une mutilation.

Le superviseur, un homme dont le visage semble avoir été sculpté dans le même plastique gris que les consoles, me tend ma tablette de travail.

— Unité 742, dit-il d'une voix monocorde. Poursuite de la purge du registre 20-B.

Les archives visuelles de la « Crise des Éléments ». On lisse. On simplifie.

Je m'assieds devant l'écran. Devant moi défilent des images interdites. Des forêts en feu, des océans qui montent, des foules hurlantes. Mais aussi des choses plus dangereuses, plus subversives : des enfants courant dans l'herbe, des visages riant sans masque, l'immensité insupportable d'un ciel bleu.

Mon travail consiste à appliquer le protocole de « Lustration ». Je dois isoler ces images de bonheur archaïque et les corrompre numériquement jusqu'à ce qu'elles deviennent méconnaissables, ou mieux, jusqu'à ce qu'elles valident la nécessité du Dôme. Je transforme le bleu du ciel en un gris toxique. Je remplace les rires par des cris de détresse retravaillés. Je réécrit la légende : \*« L'extérieur était l'enfer. Les Ingénieurs nous ont offert le salut. »\*

C'est une chirurgie de l'âme sans anesthésie. Chaque pixel effacé est une fibre de mon propre héritage que je sectionne.

Pourquoi font-ils cela ? Pourquoi cette acharnement à tuer le hier ? La réponse est d'une simplicité chirurgicale : pour légitimer la hiérarchie. Si le passé est un chaos de douleur et de mort, alors les Ingénieurs sont des dieux. S'il n'y a jamais eu de vent dans les cheveux des hommes, alors l'air recyclé du Dôme est un miracle. En mettant la mémoire en jachère, ils s'assurent que personne ne cherchera jamais la sortie. On ne regrette pas ce que l'on ne peut plus nommer.

Pendant que mes doigts glissent sur la surface tactile, une image s'affiche. Elle échappe un instant au filtre de triage. C'est une photographie physique, numérisée à la hâte. Une femme tient un livre de papier. Elle sourit. Ses yeux ne sont pas comme les nôtres — ils n'ont pas ce voile de fatigue chronique, cette résignation d'insecte sous verre. Elle a l'air... souveraine.

Une douleur aiguë me traverse la poitrine. C'est le « spasme du souvenir », cette

réaction physiologique que les manuels de santé décrivent comme un dysfonctionnement nerveux. Mais je sais ce que c'est. C'est mon humanité qui se cabre.

Je regarde autour de moi. La Veille patrouille, le bruit de leurs bottes cadencé comme un métronome. \*Toc. Toc. Toc.\* Le même son que hier soir. Ils ne surveillent pas seulement nos corps, ils surveillent la vitesse à laquelle nos pupilles bougent.

Je devrais effacer cette femme. Je devrais la broyer dans le hachoir numérique. Mais mes doigts hésitent. Je fixe son visage. Je veux boire ce sourire jusqu'à la lie. Je veux savoir ce qu'elle lisait. Je veux savoir quelle odeur avait le papier.

Sous le ciel d'étain, nous avons perdu l'odorat des souvenirs. Nous ne sentons plus que l'ozone, l'huile de moteur et la sueur rance de l'angoisse.

— Problème, Unité 742 ?

La voix du superviseur me fait sursauter. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un oiseau en cage.

— Non, Citoyen Superviseur. Une simple latence de traitement sur le registre.

Il se penche. Je sens son haleine synthétique, l'odeur des rations chimiques. Ses yeux scrutent l'écran. J'ai eu le temps de lancer le filtre de distorsion. La femme souveraine n'est plus qu'une masse de pixels grisâtres, une silhouette déformée qui semble supplier qu'on l'achève.

— Bien, dit-il. N'oublie pas : la nostalgie est un poison. Le passé est une maladie dont nous sommes le remède.

Il s'éloigne. Je reste là, tremblant. J'ai menti. Pour la première fois de ma vie sous le Scellé, j'ai commis un acte de résistance passive. J'ai gardé une trace. Pas sur l'écran

— ils auraient fini par le voir — mais dans le repli le plus sombre de mon néocortex. J'ai mémorisé la courbure de son sourire.

C'est cela, la jachère. Les Ingénieurs pensent que la terre est nue. Ils pensent que parce qu'ils ont arraché les récits et brûlé les livres, plus rien ne poussera. Mais ils oublient que les graines peuvent dormir pendant des décennies sous la poussière.

Nous sommes une génération de fantômes, privés de nos ancêtres par décret administratif. On nous a volé nos généalogies pour les remplacer par des matricules. On nous a volé nos tragédies pour les remplacer par une stabilité morne. Mais ce soir, dans l'obscurité de ma cellule, je ne serai plus seulement une unité de maintenance.

Je serai celui qui se souvient d'une femme avec un livre.

L'urgence me dévore. J'ai besoin de témoigner, même si ce témoignage ne sera jamais lu. Même s'il doit rester gravé à l'intérieur de mon crâne jusqu'à ce que mon propre corps soit recyclé dans les cuves organiques du Secteur Sud.

Le Dôme respire encore. C'est un bruit de soufflet, de forge froide. Je sens le poids de l'étain au-dessus de nous, ce couvercle qui nous protège autant qu'il nous étouffe. Ils nous disent que c'est pour notre survie. Mais à quoi sert de survivre si l'on ne sait plus pourquoi on est là ?

La hiérarchie se nourrit de notre amnésie. Elle prospère sur le vide que nous avons dans la poitrine. Chaque fois qu'un enfant demande « C'était quoi, avant ? » et qu'on lui répond « Rien, juste le feu », les Ingénieurs gagnent un siècle de pouvoir supplémentaire.

Je referme les yeux alors que le Cycle Alpha touche à sa fin. Les lampes baissent d'intensité, passant du blanc chirurgical au bleu nocturne. C'est l'heure où les doutes rampent sur les murs.

Et si nous n'étions pas les derniers survivants d'une apocalypse, mais les prisonniers d'une expérience de laboratoire qui a duré trop longtemps ? Et si le Scellé n'était pas là pour empêcher le monde d'entrer, mais pour nous empêcher de voir qu'il a peut-être guéri sans nous ?

La mémoire est une jachère. Mais la pluie finit toujours par tomber, même sous un dôme de métal. Mes larmes, ces larmes inutiles dont les ingénieurs ne savent que faire, sont peut-être l'eau qui fera germer la révolte.

\*Toc. Toc. Toc.\*

La Veille passe. Je m'enfonce dans le noir. Je répète mentalement la forme de ce sourire. C'est ma seule arme. C'est mon seul crime.

Dors, citoyen. Demain, nous effacerons encore un peu plus de nous-mêmes. Et nous appellerons cela le progrès.

# Chapitre 9

## Les Spectres du Dehors

Le silence sous le dôme n'est jamais vraiment muet. C'est une vibration basse, un acouphène d'acier qui s'insinue dans la moelle épinière, le bourdonnement constant des purificateurs d'air qui nous rappellent, à chaque seconde, que notre survie est un miracle mécanique.

Je suis allongé sur ma couchette de métal froid. Le Cycle Alpha s'est éteint, laissant place à cette pénombre bleutée, cette clarté d'aquarium que les Ingénieurs appellent « le repos ». Mais pour moi, c'est l'heure de la veillée. C'est l'heure où les parois de l'étain deviennent poreuses, non pas pour l'air — le Scellé est absolu — mais pour les esprits.

On nous a appris, dès le premier souffle recyclé, que le Dehors est une plaie. Une étendue de cendres et de scories où la vie a rendu l'âme il y a un siècle. On nous a montré des hologrammes de tempêtes ioniques, des rivières de plomb fondu, et surtout, on nous a mis en garde contre \*eux\*.

Les Spectres.

Dans les manuels de l'Ordre, on les appelle les « Reliquats ». Ce sont les ombres de ceux qui n'ont pas été choisis lors de la Grande Clôture. Ils sont censés être morts depuis des générations, consumés par la lèpre du ciel. Pourtant, chaque nuit, ils reviennent frapper à la porte de ma conscience. Ce ne sont pas des monstres de chair, pas encore. Ce sont des formes que l'on devine derrière les filtres d'observation, des silhouettes qui se découpent contre le néant radioactif quand la foudre frappe le bouclier.

Je me lève, mes pieds nus sur le sol poli jusqu'à l'obsession. Je me dirige vers la fente d'observation du Secteur 4, là où le blindage est le plus mince, là où la rumeur dit que le verre de silice a conservé une trace de transparence.

La propagande dit qu'ils sont hideux. Des créatures déformées par l'atome, des grappes de membres inutiles, des bouches qui ne savent que hurler leur haine envers ceux qui sont à l'abri. Mais quand je plaque mon front contre le métal glacé, ce n'est pas de la haine que je ressens. C'est une pesanteur. Une présence massive, invisible, qui entoure le dôme comme une marée noire.

Ils sont là. Je le sais. Je sens le poids de leurs milliers de regards inexistantes sur la courbure de notre prison de luxe.

Parfois, dans le grésillement des moniteurs de surveillance, on croit percevoir des mouvements. Les techniciens disent que ce sont des interférences, des jeux de lumière provoqués par les gaz ionisés. Mais moi, j'ai vu une main. Une main longue, translucide, presque élégante, se poser contre le champ de force. Elle n'essayait pas de briser le verre. Elle semblait simplement chercher une chaleur que nous ne possédons plus.

Nous avons fait des Spectres nos démons pour ne pas avoir à faire d'eux nos victimes.

C'est une chirurgie de l'âme que les Ingénieurs pratiquent avec brio : amputer la culpabilité pour y greffer la terreur. Si le Dehors est peuplé de monstres, alors le Scellé est une bénédiction. Si ceux qui sont restés sont devenus des spectres malveillants, alors nous sommes les derniers justes. Mais si... si la silhouette que j'ai aperçue n'était qu'un homme ? Un homme qui attend, depuis cent ans, que nous ayons enfin le courage de lui ouvrir ?

Cette pensée est un acide. Elle ronge les fondations de ma réalité.

Je ferme les yeux et je revois ce sourire, celui dont je parlais tout à l'heure. Ce sourire que je garde comme un secret d'État. Il appartenait à une femme sur une vieille photographie trouvée dans les débris du Niveau Inférieur. Elle ne ressemblait pas à une survivante. Elle n'avait pas cette peau grisâtre, cette transparence malade que nous partageons tous ici, sous nos néons permanents. Elle avait la couleur de la terre, la couleur du soleil.

Les Spectres, ce sont peut-être simplement les couleurs que nous avons perdues.

Soudain, un bruit. Un craquement sec, comme une branche qui rompt dans une forêt que personne n'a vue depuis des décennies. Je sursaute. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un animal en cage. Dans le couloir, le pas lourd de la Veille résonne. Leurs bottes magnétiques font un bruit de sentence. \*Clac. Clac. Clac.\*

Ils traquent le doute. Ils traquent ceux qui regardent trop longtemps vers le ciel de métal.

Je me plaque contre le mur, retenant ma respiration. La sueur qui perle sur mon front me semble impure, chargée de tout le sel de mes ancêtres. Je sens l'ombre d'un garde passer devant ma porte. Il ne s'arrête pas. Pas cette fois.

Je retourne à ma couchette, mais le sommeil est un territoire interdit. Les Spectres sont entrés avec moi. Ils sont dans la pièce. Je sens leur souffle froid — ou est-ce simplement le climatiseur qui régule mon existence ? Ils ne crient pas. Ils murmurent. Ils me racontent que le monde n'est pas mort. Ils me disent que les cendres ont fleuri, que les rivières ont retrouvé leur lit, et que nous sommes les seuls cadavres dans ce paysage. Nous sommes les momies d'un monde disparu, conservées dans du formol électromagnétique, tandis que dehors, la vie a muté, a grandi, a pardonné.

La perception est une arme de contrôle. On nous force à voir le Dehors comme un enfer pour que nous acceptions notre purgatoire.

Mais plus j'y pense, plus la peur change de camp. Ce ne sont pas les Spectres qui m'effrayent. C'est la possibilité qu'ils n'existent pas. C'est la possibilité qu'il n'y ait absolument rien derrière le Scellé. Juste le vide. Juste nous, tournant en rond dans notre bocal d'étain, recyclant notre propre air, nos propres pensées, nos propres excréments, jusqu'à ce que la machine s'enraye.

Le doute est une hémorragie.

Demain, je devrai retourner au travail. Je devrai polir les lentilles des capteurs, vérifier les filtres à particules, et faire semblant de croire aux rapports de toxicité. Je devrai regarder mes concitoyens dans les yeux et y voir le même mensonge poli par l'habitude.

Mais ce soir, je reste éveillé. Je suis le témoin de l'invisible. Je suis celui qui écoute les ombres. Le Scellé n'est pas une armure, c'est un suaire. Et dehors, les Spectres attendent patiemment que nous finissions d'étouffer, pour pouvoir enfin habiter les ruines de notre orgueil.

Le Cycle Alpha va bientôt reprendre. La lumière blanche, chirurgicale, va effacer les spectres. Elle va aplatir le monde, rendre chaque recoin du dôme prévisible et propre. On nous dira que nous avons de la chance. On nous dira que nous sommes le sommet de l'évolution.

Et moi, je caresserai mentalement la forme de ce sourire interdit. Je me souviendrai de la main sur la vitre.

Parce que si les Spectres sont réels, alors l'espoir est une menace. Et je suis prêt à être menacé. Je suis prêt à ce que le monde extérieur me déchire, pourvu qu'il soit vrai.

Dors, citoyen. Mais sache que dans le noir, les parois de ta chambre ne protègent rien. Elles ne font que cacher l'immensité de ce que nous avons abandonné. Les Spectres ne sont pas des monstres. Ils sont notre miroir. Et nous avons tellement peur de notre propre reflet que nous avons construit un monde pour ne plus jamais avoir à nous regarder en face.

Le jour se lève. L'étain brille à nouveau. L'urgence de témoigner s'étouffe sous le bruit des machines qui redémarrent. Mais le cri est là, logé dans ma gorge, une petite perle de révolte qui attend son heure.

Bientôt, le Scellé ne suffira plus. Car on ne peut pas maintenir l'éternité dans une boîte de conserve. Un jour, la rouille fera son œuvre. Et ce jour-là, nous verrons enfin si les Spectres sont venus pour nous tuer ou pour nous libérer de notre propre salut.

# Chapitre 10

## La Géométrie du Silence

**\*\*CHAPITRE : La Géométrie du Silence\*\***

Le jour ne se lève pas sous le Dôme ; il s'active. C'est une nuance que seuls les insomniaques et les fous perçoivent encore. À six heures précises, la luminescence des parois passe du bleu sépulcral à un blanc opalin, une lumière sans ombre qui ne réchauffe pas la peau mais dissout les derniers vestiges des songes. Ici, le matin n'est pas une promesse, c'est une remise à zéro.

Je sors de ma cellule d'habitation — ils appellent cela une « Unité de Quiétude » — et je m'insère dans le flux. C'est là que commence la géométrie.

Dans les couloirs de l'Étain, nous nous déplaçons selon des vecteurs d'évitement permanents. Il existe une distance prescrite, un périmètre de sécurité invisible mais rigide, que personne n'ose enfreindre. Un mètre cinquante. C'est la longueur d'un bras tendu pour repousser l'autre. C'est l'espace nécessaire pour s'assurer qu'aucune odeur humaine, qu'aucune chaleur corporelle ne vienne perturber l'ordonnance du monde. Nous sommes des points sur une grille, des particules isolées dans un vide pressurisé.

Je regarde les visages qui me croisent. Ils sont lisses. Une chirurgie de l'âme a gommé les aspérités des traits. Sous le Dôme, l'expression est un risque. Un sourcil froncé pourrait être interprété comme un signe de stress biologique ; un rire trop haut, comme une rupture de l'équilibre psychique. Nous pratiquons ce que les architectes du Système nomment la « Neutralité Bienveillante ». En réalité, c'est une anesthésie collective.

Je m'arrête devant un distributeur de nutriments. Une femme est là, à quelques pas. Je connais son nom : Élise. Elle travaille au service de la Maintenance des Fluides. Nous nous croisons depuis trois ans. Dans un autre monde, celui que les Spectres nous rappellent dans nos cauchemars, nous aurions peut-être été amis. Nous aurions peut-être partagé le sel, la colère ou le désir. Ici, nous ne partageons que le silence.

Je tente une expérience. Une impulsion suicidaire, née de la perle de révolte qui brûle au fond de ma gorge. Au lieu de simplement scanner mon bracelet et de fixer le mur de métal brossé, je tourne la tête vers elle. Je cherche ses yeux.

— Il fait plus froid ce matin, non ?

Ma voix résonne de manière obscène dans le couloir feutré. C'est un son granuleux, archaïque.

Élise sursaute. Son regard se pose sur moi, mais elle ne me voit pas. Elle voit une anomalie. Elle voit un danger potentiel pour sa sécurité intérieure. Ses pupilles se rétractent. Elle calcule la réponse qui mettra fin à l'interaction le plus vite possible, sans créer de lien, sans laisser d'empreinte.

— Les capteurs régulent la température à 21 degrés Celsius, répond-elle d'une voix monocorde, une voix de machine. La conformité est optimale.

Elle ne sourit pas. Elle ne frissonne pas. Elle a utilisé le mot « conformité » comme un bouclier. Elle s'éloigne, son pas cadencé reprenant immédiatement la mesure du couloir. Elle a eu peur. Pas de moi, mais de l'imprévisibilité de l'échange. Dans le monde de l'Étain, l'imprévu est le premier symptôme de la fin.

Nous avons échangé notre empathie contre de la certitude. C'est un marché de dupes que nous avons signé avec le sang de nos ancêtres, ceux qui ont connu les guerres, les

pestes et les bruits du dehors. Pour ne plus souffrir, nous avons accepté de ne plus sentir. La sécurité absolue exige que l'autre soit un objet, une donnée constante, jamais un sujet. Car le sujet est instable. Le sujet est capable de compassion, et la compassion est une faille. Si je ressens ta douleur, je deviens vulnérable. Si je reconnais ta solitude, la mienne devient insupportable. Alors, nous avons érigé cette géométrie du silence.

Je continue ma marche vers le secteur de l'Étalonnage. Chaque interaction de ma journée est ainsi aseptisée. Le salut est un signe de tête à angle droit. La conversation professionnelle est un échange de données binaires. Même l'amour — ou ce qu'il en reste — est soumis au Scellé. On se choisit par compatibilité génétique et psychologique, on s'unit dans des sessions programmées où l'on s'assure que l'excitation ne dépasse jamais les seuils de sécurité cardiaque. On fait l'amour comme on remplit un formulaire : avec application et détachement.

C'est cette propreté qui m'étouffe. Cette absence de poussière, de germes, de cris. Parfois, j'ai envie de me trancher la main juste pour voir si le sang qui en sortira est encore rouge ou s'il est devenu gris comme l'étain qui nous entoure.

Je m'assois à mon poste de travail. Devant moi, les écrans affichent les courbes de stabilité du Dôme. Tout est plat. Tout est parfait. C'est la perfection d'un tombeau.

Je repense aux Spectres. Pourquoi nous font-ils si peur ? Ce ne sont pas des monstres qui veulent nous dévorer. Ce sont des réminiscences. Ils sont le souvenir de l'époque où l'on pouvait se toucher sans gant, où l'on pouvait pleurer sur l'épaule d'un inconnu. Ils sont le désordre. Et dans notre monde, le désordre est le seul péché mortel.

Soudain, un bruit. Un véritable bruit.

À l'autre bout du hall, un homme vient de tomber. Un malaise, sans doute. Son corps

a heurté le sol avec un son mat, organique. Un son de viande et d'os. Autour de lui, le flux s'est arrêté. Mais personne ne s'approche. La géométrie s'est adaptée : un cercle parfait s'est formé autour de lui. Un cercle d'un mètre cinquante de rayon.

Les citoyens regardent. Ils ne sont pas cruels, non. Ils sont simplement démunis. Leur logiciel interne ne prévoit pas le contact avec la défaillance. S'approcher, ce serait risquer la contamination par la détresse. Ce serait briser le protocole de sécurité émotionnelle. Ils attendent que les robots de secours arrivent. Ils attendent que le "problème" soit évacué pour que la géométrie puisse reprendre ses droits.

L'homme au sol gémit. C'est un petit bruit de bête blessée. Je sens la perle dans ma gorge grossir. Elle devient une pierre. Elle devient un cri.

Je romps le cercle. Je cours. Je sens les regards invisibles se ficher dans mon dos comme des aiguilles froides. Je m'agenouille à côté de lui. Je commets l'irréparable : je pose ma main nue sur son front.

Sa peau est brûlante. Elle est réelle.

Il ouvre les yeux, et pendant une fraction de seconde, la géométrie s'effondre. Dans son regard terrifié, je vois le reflet de mon propre désir de vie. Je ne vois pas une donnée, je vois un homme. Ma main tremble, et ce tremblement est la chose la plus authentique que j'aie ressentie depuis des années.

— Je suis là, je chuchote.

C'est un mensonge. Personne n'est "là" sous le Dôme. Nous sommes tous ailleurs, perdus dans les circuits de notre propre survie.

Les drones de sécurité arrivent déjà dans un sifflement stérile. Ils m'écartent sans violence, mais avec une fermeté mécanique. Ils soulèvent l'homme comme un sac de

déchets triés. En quelques secondes, le sol est nettoyé. Un robot pulvérise un désinfectant à l'odeur de citron synthétique là où il était tombé.

La foule se remet en mouvement. La grille se reforme. Les vecteurs s'alignent à nouveau. La géométrie du silence a gagné.

Je reste debout, les mains vides, l'odeur du citron me montant au nez. Je regarde mes paumes. Elles ont touché la fièvre. Elles ont touché la vérité.

Je sais maintenant que la sécurité absolue n'est pas un refuge. C'est une morgue pour les vivants. Nous ne craignons pas les Spectres parce qu'ils pourraient nous tuer. Nous les craignons parce qu'ils nous rappellent que nous sommes déjà morts.

Le Scellé ne pourra pas tenir. La rouille que j'ai prophétisée n'est pas seulement sur les parois du Dôme ; elle est dans nos cœurs. Elle ronge ce silence poli, cette politesse de cadavre. Un jour, quelqu'un ne se contentera pas de toucher un front brûlant. Quelqu'un hurlera. Et ce cri, ce désordre magnifique, fera éclater le verre et l'étain.

En attendant, je marche. Je reprends ma place sur la grille. Je respecte le mètre cinquante. Mais dans le creux de ma main, là où j'ai senti la chaleur d'un autre être, je garde précieusement le souvenir de l'incendie. Le silence peut bien être parfait, il n'est plus total. Car je sais désormais que sous la géométrie, bat encore, fragile et furieux, le chaos de l'espoir.

# Chapitre 11

## L'Érosion des Reflets

### CHAPITRE : L'Érosion des Reflets

Ce matin, le miroir a menti. Ou peut-être, pour la première fois de mon existence sous le Dôme, a-t-il été d'une honnêteté insoutenable.

Je me tenais devant la surface d'argent poli, cherchant les contours familiers de mon visage, mais je n'ai trouvé qu'une topographie étrangère. Les traits étaient là, bien sûr : la symétrie exacte des pommettes, l'arc précis des sourcils, la peau sans un pore apparent, lissée par les filtres atmosphériques et les onguents régulateurs. Mais derrière cette perfection de porcelaine, il n'y avait personne. C'était une image sans sujet, un reflet sans origine.

Sous le Dôme, nous ne vieillissons pas ; nous nous érodons. C'est une usure invisible, une déperdition de substance qui ne touche pas la chair, mais l'idée même que nous nous faisons de notre « moi ». Nous sommes des statues d'étain qui se croient vivantes parce qu'elles bougent encore sur la grille.

Je suis sorti. Le couloir de mon secteur était baigné de cette lumière lactée, constante, qui ne connaît ni l'aube ni le crépuscule. À chaque pas, le bruit de mes semelles sur le métal résonnait comme un diagnostic. \*Vide. Vide. Vide.\*

J'ai croisé V-82. Nous respectons scrupuleusement le mètre cinquante. C'est une chorégraphie apprise dès le premier souffle, une géométrie de la méfiance qui s'est muée en une courtoisie de l'absence. En passant à sa hauteur, j'ai cherché son regard. Autrefois, j'y aurais vu un voisin, un rouage complice du Grand Dessein. Aujourd'hui,

je n'ai vu qu'une paroi de verre fumé. V-82 ne me regardait pas ; il regardait l'espace que j'occupais. Il vérifiait que ma présence n'empiétait pas sur la vacuité de la sienne.

C'est là que réside la grande crise de notre ère : nous avons enfin atteint la sécurité totale, mais au prix de l'altérité. Si personne ne peut me toucher, si personne ne peut me blesser, alors personne ne peut attester que j'existe. Nous sommes devenus des solitudes orbitales, gravitant autour d'un centre qui n'existe plus.

Je me suis arrêté devant l'une des grandes baies d'observation du secteur Gamma. À travers l'épaisseur du polycarbonate, le monde extérieur — celui des Spectres, celui du chaos — n'est qu'une bouillie de grisaille et de tempêtes de poussière. On nous dit que c'est l'enfer. Mais en posant ma main sur la paroi froide, j'ai ressenti une envie primitive, presque obscène : j'aurais voulu que le verre se brise. J'aurais voulu que la poussière entre, qu'elle brûle mes poumons, qu'elle raye la surface lisse de ma peau. Je voulais être abîmé. Je voulais être \*réel\*.

L'érosion des reflets commence par cette pensée-là : le dégoût de l'impeccable.

Je vois désormais les signes de cette maladie partout. Ce n'est pas une rébellion bruyante, c'est une déliquescence silencieuse. Hier, j'ai vu une femme sur la place centrale. Elle s'était arrêtée, immobile, en plein milieu d'un flux de circulation. Les autres la contournaient avec une fluidité de banc de poissons, sans un mot, sans un choc. Elle ne pleurait pas. Ses yeux étaient simplement fixés sur ses propres mains, comme si elle venait de découvrir qu'elles étaient faites de fumée. Elle cherchait à saisir l'air, à agripper quelque chose, mais il n'y a rien à saisir ici. Tout est conçu pour glisser. Le Dôme est une surface sans friction où nos identités s'épuisent à force de ne rencontrer aucun obstacle.

Nous souffrons de la pathologie de la perfection. Un objet parfait est un objet fini. Et ce qui est fini est mort.

Je suis retourné à ma place sur la grille de maintenance. Mes mains maniaient les outils avec une précision chirurgicale, mais mon esprit n'était plus là. Il était resté dans cette chambre où j'avais touché ce front brûlant. Cette chaleur... elle agit comme un acide sur ma perception du présent. Elle a créé une fissure dans le vernis. Depuis ce contact, je ne vois plus les habitants du Dôme comme des citoyens, mais comme des spectres qui s'ignorent.

Nous portons tous ce masque de politesse cadavérique. Nous échangeons des salutations qui sont des protocoles d'évitement. « La sécurité soit sur vous. » Ce qui signifie en réalité : « Restez loin de ma propre agonie. »

Parfois, la nuit — si l'on peut appeler ainsi la baisse artificielle de la luminosité — j'entends des bruits à travers les cloisons fines de mon alvéole. Ce ne sont pas des cris de douleur, ce sont des bruits plus terribles encore. Des grattements. Des gens qui grattent les murs, qui grattent leur propre peau, cherchant désespérément à trouver un noyau, une résistance, une preuve qu'il reste quelque chose sous l'étain.

L'identité, sous le Dôme, s'est dissoute dans la fonction. Je ne suis plus un homme qui pense ; je suis l'unité qui surveille la corrosion. Mais qui surveille la corrosion de mon âme ? Qui notera sur les registres que mon « moi » s'effiloche, que mes souvenirs deviennent aussi translucides que les ailes d'un insecte mort ?

J'éprouve une urgence que je ne saurais nommer. C'est pour cela que j'écris ces mots, en cachette, sur des interfaces que j'efface aussitôt, ou dans les marges mentales de mes rapports techniques. C'est un témoignage pour personne. Un message dans une bouteille lancée dans un océan de mercure.

Si quelqu'un lit ceci un jour — un vivant, un vrai — sachez que nous n'étions pas heureux. Le bonheur demande un contraste, une ombre, une finitude. Nous n'avions que la répétition. Nous étions les prisonniers d'un miroir infini, condamnés à nous voir nous voir nous voir, jusqu'à ce que l'image se trouble et disparaisse.

Je repense à ce que j'ai écrit : la rouille est dans nos cœurs. Elle n'est pas une destruction, elle est une métamorphose. Nous retournons à la poussière avant même d'être enterrés. L'érosion des reflets, c'est ce moment précis où l'on cesse de se reconnaître dans le projet collectif, où l'on réalise que le Dôme n'est pas un bouclier contre le dehors, mais un linceul contre le dedans.

Tout à l'heure, j'ai croisé mon propre reflet dans une vitre de sécurité. Je ne me suis pas détourné. J'ai regardé fixement ce visage de métal poli. Et j'ai souri. C'était un sourire tordu, asymétrique, une erreur dans la géométrie. C'était ma première cicatrice. Ma première trace de vie.

Le chaos de l'espoir est une maladie contagieuse. Et je sens que je suis en train de devenir le patient zéro de ma propre libération. Le Scellé ne pourra pas tenir, car même le métal le plus dur finit par fatiguer sous le poids du vide. Un jour, quelqu'un hurlera. Et ce jour-là, je serai là pour recueillir l'écho, pour prouver que le cri était réel.

En attendant, je polis mon étain. Mais dessous, je sens l'incendie qui couve. Et l'incendie, lui, n'a pas besoin de reflet pour exister.

# Chapitre 12

## Le Crépuscule des Liens

Le craquement n'a pas été physique. Ce n'était pas le gémissement d'une plaque d'alliage cédant sous la pression ou le sifflement d'une valve de décompression arrachée. Le bruit que j'ai entendu ce matin-là, c'était celui, feutré et terrifiant, d'une idée qui s'effondre. Le contrat social du Dôme n'a pas explosé ; il s'est effrité comme une dent gâtée, laissant le nerf à vif.

On nous avait promis que l'étain était notre salut. Que sa rigidité, sa malléabilité une fois chauffée, et sa capacité à briller sous les projecteurs artificiels étaient les métaphores de notre civilisation. « Unis sous l'étain, invulnérables face au néant », disait le slogan gravé sur le fronton de l'Agora. Mensonge. L'étain n'est qu'un métal pauvre. Il crie quand on le plie. Et ce matin, le Dôme a hurlé.

Tout a commencé par une panne de secteur mineure dans la Zone 4, le quartier des recycleurs de fluides. Habituellement, dans ces moments-là, une forme de solidarité mécanique s'activait. On partageait les rations, on déviait les flux, on se serrait les coudes dans une pénombre grise en attendant que les Techniciens du Scellé rétablissent l'ordre. Mais cette fois, la pénombre est restée. Et dans le noir, j'ai vu les yeux changer.

J'étais là, posté à l'angle de la Galerie des Reflets, mon carnet à la main, ce témoin muet de notre lente agonie. J'ai vu Elias, un homme avec qui j'avais partagé dix ans de quarts de travail, un homme qui m'avait aidé à réparer ma propre unité de filtration l'hiver dernier. Il tenait une barre de fer. Ses yeux ne cherchaient pas un ami, ni même un responsable. Ils cherchaient une proie. Il a frappé un distributeur de rations, non pas pour l'ouvrir, mais pour empêcher les autres d'y accéder.

C'est là que j'ai compris : le « Nous » est mort. Le « Je » vient de naître dans une violence chirurgicale.

Le Crépuscule des Liens n'est pas une émeute. L'émeute suppose encore un but collectif, une colère dirigée vers un sommet. Ce que je vois par ma fenêtre de surveillance est bien plus sombre : c'est une décomposition atomique. Chaque individu se détache de la molécule sociale pour devenir un électron libre, erratique et dangereux. On ne se bat plus pour la liberté, on se bat pour une minute d'oxygène supplémentaire, pour une cartouche de nutriments périmés, pour un centimètre carré de chaleur.

Le Dôme, qui se voulait une cathédrale de la survie, est devenu un bocal où l'on a cessé de nourrir les poissons.

J'ai observé une femme, une institutrice du secteur Nord, une femme qui enseignait la « tempérance du métal » aux enfants il y a encore une semaine. Elle a poussé un vieillard pour lui voler son masque respiratoire portatif. Il n'y a eu aucun cri, aucune protestation des passants. Juste un détournement de regard collectif. Un pacte tacite de lâcheté. Si je ne vois pas ton crime, tu ne verras pas le mien quand mon tour viendra.

C'est une rupture nette. Le vernis de la civilisation s'est écaillé, révélant la rouille de l'atavisme. Nous sommes redevenus des bêtes, mais des bêtes enfermées dans une boîte technologique. C'est la pire espèce de sauvagerie : celle qui utilise des outils de précision pour dépecer son prochain.

Je me suis enfermé dans mon bureau. L'air y est plus rare, plus sec. Je sens l'odeur de la poussière ionisée et de la sueur froide qui imprègne les conduits. Mon sourire tordu, celui que j'ai découvert dans le reflet, ne me quitte plus. Il est ma seule armure. J'ai réalisé que la peur des autres est devenue ma principale ressource. Pour survivre

ici, désormais, il ne faut plus être utile à la communauté, il faut lui être invisible ou redoutable.

Les communications officielles ont cessé. Les écrans de propagande diffusent de la neige statique, ce gris frénétique qui ressemble à l'âme du Dôme. Les Gardiens du Scellé ont déserté leurs postes ou, plus probablement, se sont transformés en la plus puissante des gangs. Ils ne protègent plus les portes ; ils gardent les stocks.

Le contrat social stipulait : « Donnez-moi votre identité, je vous donnerai la pérennité. » Aujourd'hui, le Dôme a repris la pérennité, mais il refuse de nous rendre nos noms. Nous ne sommes plus que des numéros de série en train de s'effacer.

Tout à l'heure, quelqu'un a frappé à ma porte. Des coups secs, désespérés. Une voix que j'ai reconnue, celle de la petite Sarah du niveau inférieur. Elle demandait de l'eau. J'ai posé ma main sur le loquet de métal froid. J'ai senti la vibration de ses pleurs à travers la paroi. Une partie de moi, celle qui brûle encore, a voulu ouvrir. Mais l'autre partie, celle qui a appris la loi du Crépuscule en regardant Elias et l'institutrice, m'a glacé le sang. Si j'ouvre, je ne sauve pas Sarah. Je me condamne. Elle n'est pas une enfant, elle est une bouche de plus. Elle est un risque. Elle est une brèche.

Je n'ai pas ouvert.

Je suis resté immobile, le souffle court, attendant que les coups cessent. Quand le silence est revenu, j'ai réalisé que je venais de signer mon propre acte de décès moral. Le dernier lien a rompu. Je suis seul. Nous sommes tous absolument, irrémédiablement seuls.

C'est cela, le Crépuscule des Liens. Ce n'est pas la fin du monde, c'est la fin de l'humain dans le monde. Le Dôme peut tenir encore cent ans, ses machines peuvent continuer à ronronner par inertie, mais ce qu'il contiendra ne sera plus une société. Ce sera un sédiment de prédateurs, une collection de solitudes haineuses polissant leurs

propres chaînes.

L'érosion des reflets est totale. Je ne me reconnais plus, mais pour la première fois, je ne cherche plus à me reconnaître. Je cherche à durer. Ma cicatrice sur la joue me lance, elle vibre au rythme des générateurs qui faiblissent. Elle est ma boussole. Elle me rappelle que la douleur est individuelle, et que la survie est une équation à une seule inconnue : moi.

Dehors, une explosion a retenti. Probablement un réservoir d'hydrogène. Ou peut-être simplement le cœur du Dôme qui finit de se briser. Je ne me lève même pas pour regarder. À quoi bon ? Le spectacle est le même partout : l'étain se brise, et sous l'étain, il n'y a pas d'or. Il n'y a que le vide.

J'écris ces mots avec une urgence fébrile, car je sais que demain, peut-être, l'encre sera devenue un luxe inutile, ou que ma main sera trop occupée à tenir un couteau pour tenir une plume. Je témoigne de l'instant précis où nous avons cessé d'être un peuple pour redevenir une espèce.

Le feu couve toujours en moi, mais il a changé de nature. Ce n'est plus l'incendie de la révolte. C'est le feu de camp d'un naufragé, minuscule, égoïste, vacillant, qui ne cherche plus à éclairer le monde, mais seulement à ne pas mourir de froid dans les ténèbres qui viennent.

Le Scellé est rompu. Pas celui des portes, mais celui des âmes. Et dans cette obscurité nouvelle, la seule loi qui subsiste est celle de l'étain : plier ou rompre.

Moi, j'ai choisi de ne plus être malléable. Je suis devenu une pointe. Une écharde dans la chair de ce qui reste du monde.

Le crépuscule est terminé. La nuit individuelle commence.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "Le Crépuscule de l'Étain : Chroniques sous le Dôme"*

Une œuvre écrite par Anonyme (Ghostwritten)

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)